

Preprint : colloque international *Narrations auctoriales dans l'espace public. Comment repenser et raconter l'auteur ?* (16-17 mai 2019, Metz)

Mariamou Siby

Textes, littératures : écritures et modèles

Université Bordeaux Montaigne

F-33607

sibay4@yahoo.fr

Sayed Kashua et Kamel Daoud : entre journalisme et écriture romanesque

Ma communication traitera de deux auteurs adoptant une autre langue d'écriture que l'arabe, Sayed Kashua, Palestinien écrivant en hébreu et Kamel Daoud, Algérien écrivant en français. Comment ces deux auteurs se présentent et se représentent ? Comment ces auteurs ayant choisi la langue de l'Autre prennent la parole dans la presse et quelles figures d'auteur tentent-ils d'adopter ?

Je commencerai par présenter les deux auteurs en abordant la question du choix de langue d'écriture. Puis j'évoquerai dans une seconde partie, le second métier des deux écrivains, le journalisme. Ensuite je présenterai *Meursault contre-enquête*, une œuvre à deux versions de Kamel Daoud. Puis, je finirai par l'exil de Sayed Kashua exposé et médiatisé, une forme de mise en scène.

Deux auteurs contemporains écrivant dans la langue de l'Autre

Kamel Daoud est né à Mostaganem en Algérie en 1970. Il a publié deux recueils de nouvelles *L'Arabe et le vaste pays d'ô* en 2008, *La Préface du Nègre* en 2008 aux Editions Barzakh,

republié sous le titre *Le Minotaure 504* aux éditions Sabine Wespieser en 2011. Il a également publié *Meursault contre-enquête* aux éditions Barzakh en 2013 et en 2014 aux éditions Actes Sud. Puis il a publié également *Zabor ou les psaumes* aux éditions Barzakh et aux éditions Actes Sud en 2018 et par ailleurs, *Mes indépendances – Chroniques 2010- 2016* qui rassemble des chroniques publiées dans la presse algérienne. Il a remporté le prix Mohammed Dib pour son premier recueil de nouvelles et le prix François-Mauriac de la région d'Aquitaine en 2014, le prix des cinq continents de la Francophonie en 2014 et le prix Goncourt du premier roman en 2015 pour *Meursault contre-enquête*, le prix Méditerranée pour *Zabor ou les psaumes* en 2018. Il a été journaliste pour le *Quotidien d'Oran*.

Sayed Kashua est né à Tira en 1975 est un Palestinien de 1948, Arabe israélien. Il a publié quatre romans et une nouvelle : *Les Arabes dansent aussi*, publié aux éditions Belfond en 2003, *Et il y eut un matin* aux éditions de l'Olivier en 2006, *La Deuxième personne* en 2011 aux éditions de l'Olivier. *Les modifications* est son dernier roman, il vient d'être publié cette année en France traduit de l'hébreu. Il a également publié une nouvelle qui s'intitule *Herzl disparaît à minuit*. Il a remporté le Prix du premier Ministre de la littérature en 2004, le prix Bernstein en 2011 pour son roman *La Deuxième personne* et il a remporté également le prix des lecteurs du Var pour ce roman en 2012. Il est chroniqueur pour le journal israélien *Haaretz* et a quitté Israël en 2014 pour les Etats-Unis mais il continue à publier dans le quotidien israélien. Il est l'auteur d'une série télévisée de trois saisons intitulée *Avoda aravit*, travail d'arabe. Sa première diffusion date de 2007. Une série qui a connu un grand succès.

En 2008, Sayed Kashua est invité au Salon du livre qui est boycotté par de nombreux auteurs. Dans un entretien dans le journal *Libération* datant du 13 Mars 2008, il tient les propos suivants :

« C'est un peu compliqué d'être à la fois palestinien et citoyen israélien ; et là, dans le cadre de ce Salon du livre, cela devient un évènement politique. Généralement on demande aux écrivains de ne pas s'impliquer dans le monde politique. Mais dès que j'ai commencé, j'ai compris que c'était impossible d'être seulement écrivain dans ce pays. C'est très, très compliqué. Je ne regrette pas de venir en France, mais c'est en mon propre nom, sans prétendre représenter qui ce soit. Je suis là en tant que moi, en tant qu'écrivain » (Kashua, 2008 : 1).

Sayed Kashua rappelle que sa présence lors de cet évènement n'est pas politique. Il refuse de participer de prendre part à la polémique. Il endosse uniquement que le rôle d'écrivain. C'est le choix de la langue hébraïque qui l'a amené à se rendre au Salon du Livre. La question du choix de la langue d'écriture est très souvent posée aux deux écrivains.

Sayed Kashua répond à la question : « Pourquoi avez-vous choisi d'écrire en hébreu alors que l'arabe est une langue si littéraire ? » :

« Difficile à expliquer. J'ai une relation très compliquée à cette langue. C'est la seule dans laquelle je peux m'exprimer correctement. Dès l'âge de 15 ans, j'ai cessé de lire des livres en arabe. Je peux écrire les scénarios de ma série dans les deux langues parce que c'est de l'arabe parlé, mais ça s'arrête là. La première fois que j'ai pénétré dans une bibliothèque, c'était au pensionnat, et les livres étaient tous écrits en hébreu. C'est là que j'ai découvert la littérature. Pourquoi ai-je négligé l'arabe ? Peut-être parce que je voulais m'intégrer. Je voulais aussi influencer les Israéliens par mes écrits puisque c'étaient eux qui détenaient le pouvoir. Je voulais faire entendre la voix des Arabes dans la langue des Juifs. Mais aujourd'hui et surtout depuis que je vis en exil, je me retrouve prisonnier de l'hébreu ! Je ne suis plus sûr de pouvoir arriver à changer les mentalités des Israéliens, et pourquoi alors m'exprimerais-je dans leur langue ? Je ne pense plus à eux quand j'écris de la fiction, et pourtant ils constituent 80 % de mes lecteurs. J'ai perdu la foi. C'est paradoxal de penser que la langue dans laquelle je me sens en sécurité est la langue du sionisme... J'aurais dû apprendre le yiddish ! Je n'ai pas de relation charnelle à l'hébreu, c'est une langue assez limitée, bien plus pauvre que l'arabe. Mais l'arabe littéraire n'est pas non plus ma langue, il est très loin du palestinien que je parle. En fait si je m'analyse, le fait d'écrire en hébreu m'a procuré un sentiment de liberté. Je me suis libéré des tabous de l'enfance. Il était plus facile d'écrire à propos de l'alcool, de l'amour et même de Dieu en hébreu. Cela porte moins à conséquence pour moi d'écrire « Elohim » qu'« Allah ». Et sans doute ai-je aussi choisi d'écrire en hébreu pour que Dieu, qui doit être musulman, ne puisse pas me lire. Mais si Dieu est juif, alors je suis foutu ! » (Kashua, 2015 : 83).

Cet extrait est tiré d'un entretien dans *Le Nouvel Obs* datant du 25 Octobre 2015, sept ans après le Salon du livre. En 2015, il a publié déjà trois romans. Son discours est différent. Il se présentait comme un simple écrivain en 2008 et en 2015, il évoque sa condition d'écrivain palestinien, faisant partie de la minorité qui écrit dans la langue de la majorité. De la même manière, Kamel Daoud répond à la question du choix de la langue :

« J'ai été à l'école algérienne arabophone. J'ai appris le français presque tout seul, en procédant par recoupements, dans mon village, près de Mostaganem. J'entretiens un rapport de dissidence avec la langue car, pour rêver et fantasmer, j'ai choisi très jeune le français. Pour les générations qui m'ont précédé, c'était la langue de la domination, alors que, pour moi, c'est l'arabe qui représente l'autorité. La langue française m'a révélé le corps féminin : « Elle s'avança vers moi nue. » Quel choc quand j'ai lu ça ! Mon premier rapport à la langue française fut érotique, même si cette phrase se trouvait dans un roman policier. En fait, je n'ai pas eu de maître : je suis l'enfant d'une bibliothèque désordonnée. Pas d'accès aux livres, pas de librairie. Juste une petite bibliothèque à l'école. Et une quinzaine de livres chez mes grands-parents chez qui je vivais » (Daoud, 2015 : 32).

Dans les deux cas, la langue d'écriture qu'elle soit l'hébreu ou le français reste une langue d'émancipation et de liberté. Abdelfattah Kilito dans son essai, *Je parle toutes les langues mais en arabe*, écrit que la question posée rituellement à l'écrivain qui publie dans cette langue, est une question irritante et culpabilisante. Il précise que l'écrivain francophone a tendance à se justifier et à évoquer la liberté que procure cette langue d'écriture. Et il ajoute que l'écrivain « ne reconnaît pas toujours le prestige qu'il y a un certain prestige à écrire dans cette langue, à avoir un double public (encore la langue fourchue !) et à bénéficier d'une large diffusion » (Kilito, 2013 : 21).

C'est bien le cas de ces deux auteurs, comme l'indique Sayed Kashua dans son entretien, les Israéliens représentent 80 % de son lectorat.

Répondre à cette question du choix de la langue fait partie du jeu littéraire auquel les auteurs participent. Ils acceptent de répondre et se justifient. Kamel Daoud se détache de ses aînés qui considéraient la langue française comme la langue de domination. Il essaie en répondant à cette question de se démarquer des premières générations. Cette question posée est intéressante car elle donne des caractéristiques d'écrivains adoptant une autre langue, et surtout des langues qui sont des langues de la majorité dominante. Elle fait de ces auteurs des « minorités ». Ces auteurs doivent composer avec cette caractéristique en adoptant des postures. Avant de devenir écrivain les deux auteurs ont été journalistes et d'ailleurs, ils continuent à tenir des chroniques dans la presse.

Le second métier : le journalisme

Sayed Kashua tient une chronique dans le quotidien israélien *Haaretz*. Il s'agit d'une chronique humoristique. Il s'inspire avant tout de sa vie. Il a fait ses débuts à 21 ans dans un journal local *Kol Hair*. Il raconte ses débuts dans ce journal local dans *Le Nouvel Obs* en mars 2008 :

« Quand vous étiez journaliste à *Kol Hair*, étiez-vous spécialisé dans un domaine particulier ? Hmm... J'étais accepté comme une sorte d'invité. J'étais encore très jeune, mon hébreu était bon, j'avais été élève dans un pensionnat juif, j'étais bien éduqué, alors je pouvais écrire. J'ai commencé par rendre compte de quelques événements culturels, à Ramallah, dans Jérusalem Est. Ça leur a pris un moment pour comprendre que je n'avais pas à être « le journaliste arabe typique », que je pouvais écrire sur d'autres réalités. J'avais très envie de raconter des histoires de gens de Cisjordanie ou de Gaza, j'ai fait ça presque toutes les semaines. J'adorais ça, lire les journaux, repérer un histoire qui m'intriguait, prendre un taxi, parfois sans savoir exactement où j'allais et sur quoi j'allais tomber. Mais en général ça marchait bien. Mon chef d'édition, qui est aujourd'hui encore le mien à *Haaretz*, trouvait ça très bon. Il disait que j'étais la preuve qu'il n'y a pas forcément besoin d'amener de l'information pour avoir un bon article... A côté de ça, j'ai commencé à écrire une colonne personnelle au moment où ma femme était enceinte. Ils ont

trouvé que je faisais une dépression prénatale et j'ai commencé à publier une chronique sur ma grossesse d'un nouvel Arabe à naître ».

Son activité journalistique se rapproche de son activité d'écrivain. Le matériau utilisé pour les deux activités est sa vie. Dans ses chroniques, il met en scène son quotidien avec humour. Ses deux premiers romans, *Les Arabes dansent aussi* et *Et il y eut un matin* sont des autofictions. Dans *Les Arabes dansent aussi*, il raconte son enfance dans un village arabe et son entrée dans un pensionnat juif. Le second roman, *Et il y eut un matin*, raconte l'histoire d'un journaliste arabe qui retourne dans son village natal et se voit encerclé par l'armée israélienne se retrouvant prisonnier sur ses terres avec sa famille. Il use du même humour dans ses chroniques et dans ses romans. L'identité est un thème récurrent dans l'œuvre de Sayed Kashua et dans ses chroniques. Par exemple, dans l'une de ses chroniques qui s'intitule *Ma femme de ménage est juive*¹, il se met en scène et raconte qu'il a dû cacher tous ses livres en arabe pour ne pas être démasqué par celle-ci. C'est un de ses amis qui lui recommande une femme de ménage en précisant que cette dernière ne travaillera pas pour l'auteur si elle apprend qu'il est un Arabe. Mais la femme de ménage découvre les livres. A la découverte de ses livres en arabe, la femme de ménage d'origine irakienne a pensé que l'auteur était un agent du *Shabak*. Le *Shabak* est le service des renseignements israéliens de l'Intérieur. Sa femme de ménage le prenait pour un espion juif.

Galia Yanoshevsky de l'université Bar Ilan de Tel Aviv consacre un article à Sayed Kashua et parle de l'imposture comme posture chez le chroniqueur et le romancier. Son œuvre est basée sur une imposture, celle de l'Arabe qui tente sans cesse de se faire passer pour un Juif. Dans cet article, Galia Yanoshevsky revient sur les critiques dont l'auteur fait l'objet par les Arabes

¹ Cette chronique publiée dans le journal *Haaretz* est reprise et traduite par le site *Lapaixmaintenant* en Juin 2017.

qui le voient comme un « traître ». Il est désigné comme un « Arabe domestiqué ». Celui qui adopte la langue de la majorité opprimente, celui qui rit des Arabes mais également des Juifs, celui qui met en scène les Arabes dans son œuvre. On lui a reproché de ne pas converser sa culture et sa langue car il appartient dit-on à la minorité faible. Yanoshevsky ajoute que Kashua refuse d'endosser le rôle de traître et précise que :

« Cette mise en scène de soi particulière traverse l'ensemble de l'œuvre de romanesque de Kashua comme ses chroniques dans le journal *Haaretz*, où le thème de la mascarade occupe une position principale. Ce thème prend la forme d'un jeu complexe de dissimulation et d'exhibition de l'identité arabe. [...] L'imposture de Kashua dans ses chroniques consiste à tronquer son identité arabe contre celle de l'Israélien à succès. Elle est secondée par une volonté contradictoire d'être reconnu en tant *persona* médiatique de « Kashua », celle d'une célébrité » (Yanoshevsky, 2011 : 160). Kashua doit jouer avec ses multiples facettes et son identité.

Le « traître » est un terme qui a été employé pour qualifier Kamel Daoud. Ce dernier tenait une chronique dans le *Quotidien d'Oran*. Une chronique dans laquelle, le journaliste commentait l'actualité s'attaquant à l'Occident comme au monde arabe. Il a commencé dans le journalisme en 1990, période de la décennie noire en Algérie. En 2016, Kamel Daoud annonce arrêter le journalisme suite à la controverse de Cologne. Kamel Daoud a écrit un article publié dans *La Repubblica* sur l'agression de femmes à Cologne. Suite à la publication de cet article, Kamel Daoud est critiqué par un collectif d'intellectuels dans une tribune publiée dans *Le Monde* le 12 Février 2016 :

« Dans une tribune publiée par le journal *Le Monde* le 31 Janvier 2016, le journaliste et écrivain kamel Daoud propose d'analyser « ce qui s'est passé à Cologne la nuit de la Saint-Sylvestre ». Pourtant, en lieu et place d'une analyse, cet humaniste autoproclamé livre une série de lieux communs communs navrants sur les réfugiés originaires de pays musulmans. [...] Loin d'ouvrir sur le débat apaisé et approfondi que requiert la gravité des faits, l'argumentation de Daoud ne fait qu'alimenter les fantasmes islamophobes d'une partie croissante du public européen, sous le prétexte de refuser tout angélisme »

De plus, Kamel Daoud répond à Adam Shatz dans une lettre publiée dans *Le Quotidien d'Oran* reprise dans *Le Monde* du 20 Février 2016 :

« J'ai écrit poussé par la honte et la colère contre les miens et parce que je vis dans ce pays, dans cette terre. J'ai dit ma pensée et mon analyse sur un aspect que l'on ne peut cacher sous prétexte de charité culturelle. Je suis écrivain et je n'écris pas des thèses universitaires. C'est une émotion aussi. Que des universitaires pétitionnent contre moi aujourd'hui, à cause de ce texte, je trouve cela immoral : parce qu'ils ne vivent pas ma chair, ni ma terre et que je trouve illégitime sinon scandaleux que certains me prononcent coupable d'islamophobie depuis des capitales occidentales [...] Je pense que c'est honteux de m'accuser de cela en restant bien loin de mon quotidien et de celui des miens. [...] Je vais donc m'occuper de littérature et, en cela, tu as raison. J'arrête le journalisme sous peu. Je vais aller écouter des arbres ou des cœurs ».

Après l'annonce de sa décision de cesser le journalisme, l'écrivain a reçu le soutien de d'autres intellectuels. On peut ajouter qu'il n'a pas cessé totalement son activité de journaliste. Il lui est arrivé de publier dans le journal *Le point* ou d'autres médias. Dernièrement, il a été invité à s'exprimer sur les récents événements en Algérie dans *le Monde* du 9 Mars 2019.

La publication de cette correspondance entre Kamel Daoud et Adam Shatz a permis à l'écrivain algérien de prendre la parole, de se défendre et de s'expliquer au sujet de sa prise de position sur les événements de Cologne. L'affaire de Cologne nous amène à réfléchir à la posture de l'écrivain et du journaliste. Kamel Daoud a toujours très ferme sur ses positions. Mais ici sa posture de journaliste est critiquée et est remise en question par certains intellectuels qui jugent son texte extrême. Nous pouvons préciser qu'il s'agit ici du second rôle joué par Kamel Daoud, celui de journaliste. C'est un écrit journalistique qui est attaqué.

Meursault contre-enquête, Œuvre commandée

En tant qu'écrivain, il a été célébré et son livre *Meursault contre-enquête* a remporté plusieurs prix dont le prix Goncourt du premier roman. Il a été reconnu comme un grand auteur s'attaquant à l'œuvre de Camus. Il est intéressant de noter qu'il existe deux versions de *Meursault contre-enquête*, une première publiée aux éditions Barzakh, maison d'éditions algérienne et une seconde aux éditions Actes Sud. Ce que nous apprend Kaoutar Harchi dans son essai, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*, que le livre de Kamel Daoud est d'abord une commande des éditions Barzakh. Et pour cela, les éditeurs algériens ont mis tout en œuvre pour apporter de bonnes conditions de création en le dédommageant et en l'isolant dans une petite ville de Kabylie afin d'achever au mieux le roman. Dans la première version du roman, on y lit une confusion délibérée entre Meursault le tueur et Camus. Cette confusion n'apparaît pas dans la seconde version. En publiant deux versions de l'œuvre l'auteur s'adapte à deux publics de lecteurs, algériens et français. Ce qui peut nous faire penser à un auteur double face à deux lecteurs ou même à une schizophrénie. On retrouve cette schizophrénie chez Sayed Kashua dont l'exil en 2014 est médiatisé et mise en scène.

Mise en scène de l'exil de l'écrivain

La correspondance de Sayed Kashua et d'Etgar Keret est publiée dans *Le Monde des Livres* du 8 octobre 2014. En effet, en juillet 2014, Sayed Kashua a annoncé dans la presse son exil. Il a décidé de quitter Israël avec sa femme et ses enfants pour s'installer aux Etats-Unis. Nous avons deux écrivains, l'un Arabe et l'autre Juif qui s'écrivent. Etgar Keret est un auteur

contemporain et un ami de Sayed Kashua. Les deux écrivains évoquent la situation des Palestiniens, l'Etat hébreu. Mais un sujet revient dans cette correspondance, la langue d'écriture. Kashua écrit :

« Et d'un autre côté, ça me fait vraiment peur de restr ici, aux Etats-Unis, qu'est-ce que je peux bien y trouver, si je ne peux écrire ? Et que vais-je faire sans l'hébreu, la seule langue dans laquelle je suis capable d'écrire ? Au début, j'ai pensé que j'allais m'atteler à l'apprentissage d'une nouvelle langue, que j'allais délaissier l'hébreu au bénéfice de l'anglais et, crois-moi si tu veux, le premier livre que j'ai acheté ici était de toi. Et je me rends compte que, me cherchant une nouvelle langue, je ne vois même pas l'arabe, ma langue maternelle, comme une option digne d'être considérée. Quelle blessure ! Voilà ce que je suis, un Arabe palestinien incapable d'écrire autrement qu'en hébreu, coincé au fin fond de l'Illinois » (Kashua, 2014 : 5).

L'évocation de la langue hébraïque amène l'auteur à endosser le rôle d'écrivain. Et d'ailleurs cette correspondance nous rappelle celle de Kafka et Max Brod et de son impossibilité à écrire. La littérature redevient le sujet principal afin de rappeler la figure de l'écrivain.

Conclusion

Pour conclure, Sayed Kashua et Kamel Daoud sont tous deux des écrivains qui ont choisi d'écrire dans une autre langue que l'arabe. Ils ont dû justifier ce choix en répondant. Le choix de la langue d'écriture est liée à des parcours de vie et des histoires personnelles. Les deux auteurs ont un second métier, le journalisme qui les expose et est en lien avec leur travail de romancier. Ils ont dû adopter des postures, se présenter, s'exprimer sous différentes formes, accepter de s'exprimer dans la presse et parfois de répondre à des attaques. Tous deux ne parviennent pas à échapper aux contextes politiques. La presse devient en cela un espace de théâtre où se jouent les représentations. Sayed Kashua en utilisant sa vie comme source d'écriture dans ses chroniques comme dans ses romans essaie de maîtriser et de contrôler son

image tout essayant de composer avec son identité palestinienne. De la même manière, Kamel Daoud essaie de s'éloigner de la figure d'écrivains francophones des premières générations tout en souhaitant conserver sa liberté d'expression dans le journalisme.